

CHRISTIAN GUAY-POLIQVIN
Le Poids de la neige



Le Poids de la neige

Du même auteur

Le Fil des kilomètres, Phébus, 2015.

Christian Guay-Poliquin

Le Poids de la neige

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0214-1
Dépôt légal : 2018, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2018
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris
© 2016, Christian Guay-Poliquin, La Peuplade

À André B. Thomas

*aujourd'hui
le temps a métallisé la neige
et le silence s'est réjoui*

*pour mieux se confondre
des traits blancs se précipitent au sol*

*des montagnes s'accrochent
sur les écorces des arbres et sur
des bras épineux*

*les verts disparaissent
les bleus deviennent opalescents
les contours des bruns et des roux
s'estompent*

*par moments
un oiseau tire un trait noir
dans cet espace accéléré*

J.-N. Poliquin, hiver 1984

1

Le labyrinthe

Regarde. C'est un lieu plus vaste que toute vie humaine. Celui qui tente de fuir est condamné à revenir sur ses pas. Celui qui pense avancer en ligne droite trace de grands cercles concentriques. Ici, tout échappe à l'emprise des mains et du regard. Ici, l'oubli du monde extérieur est plus fort que toute mémoire. Regarde encore. Ce labyrinthe est sans issue. Il s'étend partout où se posent nos yeux. Regarde mieux. Aucun monstre, aucune bête affamée ne hante ces dédales. Mais on est pris au piège. Soit on attend que les jours et les nuits aient raison de nous. Soit on se fabrique des ailes et on s'évade par les airs.

TRENTE-HUIT

La neige règne sans partage. Elle domine le paysage, elle écrase les montagnes. Les arbres s'inclinent, ploient vers le sol, courbent l'échine. Il n'y a que les grandes épinettes qui refusent de plier. Elles encaissent, droites et noires. Elles marquent la fin du village, le début de la forêt.

Près de ma fenêtre, des oiseaux vont et viennent, se querellent et picorent. De temps à autre, l'un d'eux observe la tranquillité de la maison d'un œil inquiet.

Sur le cadre extérieur, une fine branche écorcée a été fixée à l'horizontale, en guise de baromètre. Si elle pointe vers le haut, le temps sera clair et sec ; si elle pointe vers le bas, il va neiger. Pour l'instant le temps est incertain, la branche est en plein milieu de sa trajectoire.

Il doit être tard. Le ciel gris est opaque et sans aucune nuance. Le soleil pourrait être n'importe où. Quelques flocons virevoltent dans l'air en s'accrochant à chaque seconde. À une centaine de pas de la maison, dans la clairière, Matthias enfonce une longue perche dans la neige. On dirait le mât d'un bateau. Mais sans voile ni drapeau.

Des gouttes d'eau perlent sur la corniche et rejoignent la pointe des glaçons. Quand le soleil sort, ils brillent comme des lames acérées. De temps à autre, l'un d'eux se décroche, tombe et s'enfonce dans la neige. Un coup de poignard dans l'immensité. Mais la neige est invincible. Bientôt, elle

atteindra le bas de ma fenêtre. Puis le haut. Et je ne verrai plus rien.

C'est l'hiver. Les journées sont brèves et glaciales. La neige montre les dents. Les grands espaces se recroquevillent.

TRENTE-NEUF

Le cadre de ma fenêtre est humide. Le bois est marqué par des cernes spongieux et colorés. Quand il fait très froid, ils se couvrent de frimas, de cristaux. On dirait du lichen.

Quelques bûches crépitent dans le poêle. De mon lit, je vois les braises scintiller par la prise d'air. C'est un poêle ancien et massif. Ses portes grincent dès qu'elles bougent. Et cet amas de fonte noire et brûlante constitue le centre de nos vies.

Je suis seul dans la véranda. Tout est immobile. Tout est à sa place. Le tabouret de l'entrée, la chaise à bascule, les trucs de cuisine, tout. Par contre, sur la table, il y a un étrange cylindre doré. Il n'était pas là ce matin. Matthias est certainement allé de l'autre côté. Mais je ne me suis aperçu de rien.

La douleur ne me donne pas de répit. Elle me tient, elle me serre, elle me possède. Pour la supporter, je ferme les yeux et j' imagine être au volant de ma voiture. En me concentrant, j'arrive même à entendre le vrombissement du moteur. À voir les paysages défiler, à être ébloui par le point de fuite de la route. En revanche, dès que j'entrouvre les paupières, la réalité est écrasante. Je suis cloué à un lit, les jambes immobilisées dans des attelles. Ma voiture n'est plus qu'un amas de ferrailles tordues quelque part sous la neige. Et je ne suis plus maître de mon destin.

Mon estomac brise le silence. J'ai faim. Je me sens faible et ankylosé. Sur la table de chevet, il ne reste que des miettes de pain noir et un fond de café huileux. Matthias ne devrait pas tarder.

QUARANTE ET UN

La porte s'ouvre et une bouffée d'air froid s'engouffre dans la pièce. Matthias s'avance et jette une brassée de bois près du poêle. Les bûches s'entrechoquent et des morceaux d'écorce tombent sur le sol.

Matthias se défait de son manteau, s'agenouille et remue le feu avec le tisonnier. Derrière lui, ses traces de bottes fondent et s'étendent en suivant la dénivellation du plancher.

Il ne fait pas très froid, dit-il en tendant les mains vers la chaleur, mais c'est humide. Ça transperce les os.

Quand les flammes grondent en léchant les parois métalliques, Matthias referme les portes du poêle, met une marmite de soupe à chauffer et se retourne vers moi. Ses longs sourcils, ses cheveux blancs et les rides éclatantes qui sillonnent son front lui donnent des airs de savant fou.

J'ai quelque chose pour toi.

Je sourcille. Matthias saisit le cylindre doré qui était sur la table et me le tend. Un large sourire fend son visage. Le cylindre est lourd et télescopique. Ses extrémités sont vitrées. Je le retourne dans tous les sens. C'est une longue-vue. Comme celle que les marins utilisaient, autrefois, pour repérer la ligne du rivage, ou les navires ennemis.

Regarde dehors.

Je me redresse dans mon lit, déploie le tube coulissant et le colle à mon œil. Tout converge jusqu'à moi et chaque chose

se découpe avec précision. Comme si j'étais de l'autre côté de la fenêtre. Les traits noirs des oiseaux, les empreintes de pas dans la neige, le calme déroutant du village, l'orée de la forêt.

Regarde encore.

Je connais pourtant ce décor par cœur. Je l'observe depuis longtemps. Je ne me souviens plus vraiment de l'été, à cause de la fièvre et des médicaments, mais j'ai vu le lent mouvement du paysage, le ciel gris de l'automne, la lumière rougeoiante des arbres. J'ai vu les fougères se faire mâcher par le givre, les hautes herbes casser à la moindre brise, les premiers flocons se poser sur le sol gelé. J'ai vu les traces laissées par les bêtes qui inspectaient les alentours après la première neige. Depuis, le ciel n'en finit plus d'ensevelir le décor. L'attente domine le paysage. Et tout a été remis au printemps.

C'est un décor sans issue. Les montagnes découpent l'horizon, la forêt nous cerne de toute part et la neige crève les yeux.

Regarde mieux, lance Matthias.

J'examine la longue perche que Matthias vient d'installer dans la clairière. Je remarque qu'il l'a minutieusement graduée.

C'est une échelle à neige, annonce-t-il triomphalement.

Avec la longue-vue, je peux voir que la neige atteint quarante et un centimètres. Je considère la blancheur du décor pendant un instant, puis me laisse choir sur mon lit en fermant les yeux.

Merveilleux, me dis-je. Nous allons désormais pouvoir mesurer notre désarroi.

QUARANTE-DEUX

Matthias prépare du pain noir. Une sorte de brique de farine de sarrasin et de mélasse. Il dit que c'est consistant et nutritif. Et que c'est la meilleure chose à faire lorsqu'il faut rationner nos vivres en attendant la prochaine livraison.

Comme un vieux chaman, il mélange, pétrit et façonne la pâte avec une surprenante économie de gestes. Quand il a terminé, il secoue ses vêtements dans un nuage de farine et il fait cuire ses galettes de pain noir directement sur la surface du poêle.

Le temps s'est dégagé. J'observe les maisons du village, entre les arbres, au bas de la colline. La plupart d'entre elles ne montrent aucun signe de vie, mais quelques cheminées fument généreusement. Les colonnes grises montent bien droit dans les airs comme si elles refusaient de se fondre dans l'immensité. Il y en a douze. Treize avec la nôtre. Avec la longue-vue, on dirait que le village est tout près, mais c'est une illusion. Il est à plus d'une heure de marche. Et moi, je n'arrive toujours pas à sortir de mon lit.

Je crois que nous avons passé le solstice. Dans le ciel, la course du soleil est encore très brève, mais les journées rallongent sans qu'on s'en aperçoive. Le Nouvel An aussi doit être derrière. Je ne sais trop. Ça n'a plus vraiment d'importance. Ça fait longtemps que j'ai perdu la notion du temps. Et le goût de la parole. Personne ne peut résister au silence,

enchaîné à des jambes cassées, un hiver, dans un village sans électricité.

Nous avons encore une bonne réserve de bois, mais elle diminue rapidement. Nous vivons dans une véranda couverte de courants d'air et, plusieurs fois par nuit, Matthias se réveille pour alimenter le poêle. Quand le vent se lève, on sent que le froid nous tient dans le creux de sa main.

On nous apportera du bois et des vivres d'ici quelques jours. En attendant, j'ai beau me redire que j'ai survécu à un terrible accident de voiture, je sais que je ne peux plus rien faire par moi-même.

QUARANTE-DEUX

Un croissant de lune berce le ciel noir. Une croûte épaisse s'est formée sur la neige. Avec les reflets de la nuit, on dirait une mer calme et chatoyante.

Dans la pièce, la lampe à huile éclaire les murs en dessinant des ombres dorées. Matthias s'avance vers moi avec un bol de soupe et une galette de pain noir. On mange toujours de la soupe et du pain noir. Chaque fin de soupe est la base de la suivante. Quand nous arrivons au fond de la marmite, Matthias rajoute de l'eau et tout ce qui lui tombe sous la main. Si nous avons de la viande, il s'empresse de faire bouillir les os et la graisse afin de récupérer le bouillon. Légumes, pain sec, tout va dans la soupe. Et, chaque jour, à chaque repas, nous avalons cette soupe sans fond.

Pendant que Matthias s'assoit à table et joint les mains discrètement en se recueillant, j'engloutis tout ce que je peux. Je termine souvent mon repas avant qu'il n'ait commencé le sien.

Au début, Matthias devait me forcer à manger pour que je récupère et reprenne des couleurs. Il m'aidait à me redresser et me nourrissait patiemment, à la petite cuillère, comme un enfant. Aujourd'hui, j'arrive à m'adosser aux oreillers par moi-même. La douleur et la fatigue persistent, mais j'ai retrouvé l'appétit. Lorsqu'il parvient à mettre la main sur quelques litres de lait, Matthias fait du fromage avec la

présure qu'il a trouvée dans la laiterie de l'étable. Parfois, il en donne à des gens au village, mais, souvent, il est si bon que nous le dévorons en quelques jours, à même le tissu dans lequel il s'est égoutté.

La cicatrisation de mes blessures me prend beaucoup d'énergie. Tout comme évaluer le temps qui passe. Je devrais peut-être faire comme Matthias et dire simplement avant la neige ou depuis la neige. Mais ça serait trop facile.

Il n'y a plus d'électricité depuis des mois. Au début, m'a-t-on dit, il y avait des coupures dans le village. Rien d'inquiétant. Les gens s'y étaient pratiquement habitués. Ça durait quelques heures, puis ça revenait. Jusqu'à ce que, un matin, ça ne revienne plus. Ni ici ni ailleurs. C'était l'été. Les gens prenaient ça du bon côté. Par contre, quand l'automne est arrivé, il a fallu penser à s'organiser. Comme si on avait été pris par surprise. C'est l'hiver maintenant, et personne n'y peut rien. Dans les maisons, on se retrouve tous autour d'un poêle à bois et de quelques casseroles noircies.

Matthias finit son bol de soupe et le repousse vers le centre de la table.

Durant un instant, il ne se passe rien. J'aime particulièrement ces moments d'arrêt qui suivent les repas.

Mais ils ne durent jamais longtemps.

Matthias se lève, ramasse les plats et les récure dans le bac à vaisselle. Il emballe ensuite les galettes de pain dans un sac en plastique, plie les vêtements qui étaient suspendus au-dessus du poêle, allonge la mèche de la lampe à huile, prend la trousse de premiers soins et approche une chaise.

QUARANTE-DEUX

Matthias se racle la gorge comme s'il s'apprêtait à me faire la lecture. Mais il ne dit rien, il fait craquer son cou de chaque côté et retire la courtepointe qui couvre mes jambes.

Je détourne la tête. Matthias pense peut-être que je regarde dehors, mais je vois très bien son reflet dans la vitre noire. Une à une, il défait les courroies de mon attelle droite. Il glisse une main sous mon talon et soulève ma jambe.

Mon pouls accélère. La douleur rugit et me fixe comme un animal souple et puissant.

Matthias déroule patiemment mes bandages. Ses gestes sont lents et méthodiques. Quand il arrive aux derniers tours de gaze, je sens le tissu qui colle à ma peau à cause de l'humidité, du sang, de l'infection. Il coupe le reste du pansement aux ciseaux et le retire en bloc avec une précaution calculée. J'inspire profondément et me concentre sur l'air qui s'engouffre dans ma cage thoracique. Matthias recule la tête. J'imagine qu'il évalue la rougeur, l'enflure, le cal osseux, la forme du tibia et du genou.

Il sera bientôt temps d'enlever tes points de suture, note-t-il, en désinfectant ma plaie.

La sensation de brûlure est intense. J'ai l'impression que ma chair est en train de fondre sur mes os.

Ne bouge pas ! tonne Matthias, laisse-moi faire.

J'essaie de diriger mon regard le plus loin possible de mes jambes, vers le fond de la pièce où il y a deux portes. La porte d'entrée et celle qui mène de l'autre côté. Je regarde le poêle massif, les objets sur les étagères, le plafond, avec ses poutres équarries à la hache. Deux ampoules y sont suspendues, comme des squelettes de dinosaures dans les musées.

Matthias sort un tube de la trousse de premiers soins et tente de déchiffrer son étiquette. En soupirant, il prend ses lunettes dans sa poche de chemise et les pose au bout de son nez.

Ça devrait aller.

Avant de refaire mes pansements, il applique une épaisse couche d'onguent sur ma plaie. C'est froid. Ça me soulage pendant quelques instants. Jusqu'à ce qu'il resserre les courroies de mon attelle pour immobiliser ma jambe et que mon cœur vienne cogner très fort à mes tempes. J'empoigne solidement mes draps en maudissant mon sort. Matthias me parle. Ses lèvres bougent, mais je n'entends rien. Je crois qu'il essaie de me dire que c'est terminé. Au bout de quelques secondes, la douleur décroît légèrement, puis, comme si nous étions très loin l'un de l'autre, sa voix parvient faiblement jusqu'à moi.

Endure, dit-il, endure, il faut faire l'autre jambe maintenant.

QUARANTE-CINQ

Je crois qu'il a neigé un peu durant la nuit, mais ce matin le ciel est bleu et dur. Pendus à la corniche, les glaçons scintillent.

Sur le poêle, il y a une marmite remplie de neige. Cet automne, Matthias puisait l'eau directement dans le ruisseau qui descend vers le village. Elle était claire et limpide. Elle avait le goût de la pierre lisse et des racines. Certains matins, il devait casser la glace pour remplir son seau. Au début, il suffisait qu'il appuie sur la surface, mais, peu après, il a dû se servir d'une branche, puis d'une hache. Un jour, il s'est lassé et il a commencé à faire fondre de la neige. Ça n'a pas le même goût, mais je ne peux pas me plaindre. Ici, c'est Matthias qui s'occupe de tout. C'est lui qui chauffe le poêle, qui cuisine, qui vide le pot dans lequel je fais mes besoins. C'est lui qui décide, qui dispose, qui assume. Ici, c'est lui le maître de l'espace, et du temps.

Moi je suis impotent. Je n'ai pas la force, encore moins la mobilité. Je n'ai même pas le courage de communiquer, d'interagir, de converser. Ni l'envie. Je préfère ruminer mon infortune en silence. Au début, Matthias ne comprenait pas pourquoi je me taisais ainsi. Puis, avec le temps, je crois qu'il s'y est habitué.

Depuis mon accident, j'ai du mal à retracer le cours des événements. Avec la douleur, la fièvre et la fatigue, j'ai

Remerciements

L'auteur remercie Mylène Bouchard, Simon-Philippe Turcot, Brigitte Caron, Nicolas Rochette, Laurence Grandbois-Bernard, Aimée Verret, Michel Guay, Nicolas Grenier, Micheline Bérubé, Jean-Marc Desroches et Marie Braeuner.